L'Église, les libéraux et l'État : les livres de jeunesse publiés par Mame dans le Bas-Canada du milieu du 19^e siècle

Tangi Villerbu*

Les années 1840-1850 sont pour le Bas-Canada celles de la recomposition. Après l'échec des Rébellions de 1837-1838, l'Acte d'Union de 1840 oblige à repenser le développement du Canada français. L'Église a trouvé une légitimité forte dans la défense de l'ordre colonial comme dans un ultramontanisme de plus en plus affirmé et tente de s'imposer comme force motrice de la société canadienne ; les libéraux se divisent, certains luttant toujours pour imposer leur vision nationale, d'autres passant des compromis tant avec l'Église qu'avec la Couronne. L'État de son côté relance un programme de scolarisation centralisé et appuyé sur un nouveau corps d'inspecteurs, signe visible d'une volonté de contrôle social parallèle à celle de l'Église. On se trouve là au carrefour de notions qui animent l'historiographie la plus récente du Canada : les problèmes entrelacés du poids de l'Église catholique et du libéralisme, de l'insertion de la société bas-canadienne dans une histoire globale, de l'émergence d'institutions productrices de normes sociales, culturelles, morales¹.

* Tangi Villerbu est maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université de La Rochelle, membre du Centre de recherche en histoire internationale et atlantique (CRHIA, EA 1163), et membre associé du Centre d'études nord-américaines (CENA-MASCIPO, UMR 8130). Il travaille actuellement en parallèle sur l'histoire de l'Ouest étasunien au 19^{ème} siècle du point de vue de la construction du catholicisme et sur l'histoire de l'éditeur catholique français Mame dans ses rapports au Canada (dans le cadre du « projet Mame », labellisé ANR).

1 Brièvement, voir Lucia Ferretti, *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930* (Montréal, Boréal, 1992) ; Christine Hudon, *Prêtres et fidèles dans le diocèse de Saint-Hyacinthe 1820-1875* (Sillery, Septentrion, 1996) ; René Hardy, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930* (Montréal, Boréal, 1999) ; Serge Gagnon, *Quand le Québec manquait de prêtres : la charge pastorale au Bas-Canada* (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2006) ; Roberto Perin, *Ignace de Montréal. Artisan d'une identité nationale* (Montréal, Boréal, 2008) ; Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896* (Montréal, Fides, 2000) ; Marcel Bellavance, *Le Québec au siècle des nationalités. Essai d'histoire comparée* (Montréal, VLB, 2004) ; Jean-Marie Fecteau, *La liberté du pauvre. Sur la régulation du crime et*

L'histoire du livre peut permettre de revenir sur l'analyse de trois points de crispation qui ont marqué ces deux décennies : en adoptant un poste d'observation *a priori* très étroit, ce sont des débats majeurs qui sont éclairés d'un jour nouveau². Il ne sera en effet question ici que de la circulation au Canada français des livres pour la jeunesse édités en France par la maison Mame, mais par là même, il va s'agir aussi de mener une réflexion sur les desseins de l'Église, sur les circonvolutions du libéralisme canadien, et sur le rôle que l'État et ses agents attribuent à l'école dans la société.

La maison Mame, créée à la fin du 18^{ème} à Angers et définitivement installée à Tours dans les années 1820, devient sous la Restauration puis la Monarchie de Juillet un des grands éditeurs catholiques français. Sa longue histoire, jusque dans les années 1970, est encore mal connue, mais Mame demeure très fortement associé, entre autres, au livre de jeunesse³. Et à raison tant depuis les années 1830 les Mame ont développé à une échelle industrielle un système de collections et de séries destiné à rayonner sur le peuple catholique français mais aussi, plus largement, francophone⁴. Or le Canada est un marché naturel, même s'il est réduit, pour un éditeur catholique français.

Ces livres pour la jeunesse arrivent au Canada par trois voies distinctes, qui sont autant de circuits transatlantiques de diffusion du livre. L'Église d'abord organise ses propres canaux, et Saint-Sulpice, pour son Œuvre des Bons Livres fondée en 1844 importe des ouvrages de chez Mame, mais a aussi profité de fonds préexistants. La librairie fait de même, et Edouard-Raymond Fabre, libéral et fidèle de

de la pauvreté au 19^e siècle québécois (Montréal, VLB, 2004); Louis-Georges Harvey, *Le printemps de l'Amérique française. Américanité, anticolonialisme et républicanisme dans le discours politique québécois, 1805-1837* (Montréal, Boréal, 2005); Martin Petitclerc, « Nous protégeons l'infortune ». *Les origines populaires de l'économie sociale au Québec* (Montréal, VLB, 2007); Thierry Nootens, *Fous, prodiges et ivrognes. Familles et déviance à Montréal au XIX^e siècle* (Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2007); Eric Bédart, *Les réformistes : une génération canadienne-française au milieu du 19^e siècle* (Montréal, Boréal, 2009).

- 2 Un point de départ indispensable pour l'histoire du livre : Yvan Lamonde, Patricia Fleming, Fiona A. Black dir., *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada, T. 2, 1840-1918* (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2006).
- 3 Cet article s'inscrit dans le cadre du projet ANR jeunes chercheurs « La maison Mame à Tours (1796-1975) : deux siècles d'édition pour la jeunesse ». Un suivi du projet est disponible sur <http://mameetfils.hypotheses.org>.
- 4 Sur la logique des collections, Isabelle Oliviero, *L'invention de la collection. De la diffusion de la littérature et des savoirs à la formation des citoyens au XIX^e siècle* (Paris, IMEC – MSH, 1999).

Louis-Joseph Papineau, propose à son catalogue les collections Mame à partir de 1845. Dans la décennie suivante, lorsque Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, surintendant des écoles pour le Bas-Canada, relance un programme de distribution de livres de prix offerts aux élèves méritants, ce sont des livres français qui s'imposent, parmi lesquels les Mame. Au fil des trois cas étudiés, il deviendra clair que le livre catholique pour la jeunesse est un support à usages multiples, et que sa catholicité n'est pas forcément sa qualité première. Les usages opposés des mêmes livres révèlent en fait la variété des projets idéologiques qui s'affrontent et s'entrecroisent dans le Bas-Canada du milieu du 19^e siècle. Le livre Mame est perçu comme un outil pour former les masses, le problème étant en fait la nature de cette formation. Ainsi l'étude de la culture de masse catholique ne peut pas être dissociée de la culture de masse laïcisée, tant les deux se rencontrent sans cesse.

L'Église et les livres de chez Mame : une relation naturelle

Deux catalogues parallèles gardent la trace des premières tentatives d'importation au Canada des collections pour la jeunesse éditées à Tours par Alfred Mame : celui, daté de juin 1845, d'Edouard-Raymond Fabre, libraire rue St-Vincent, à Montréal, et celui, décidé en juillet de la même année mais publié en décembre seulement, de la bibliothèque de l'Œuvre des Bons Livres organisée l'année précédente par les Sulpiciens. Il y a sans aucun doute un rapport de concurrence entre les deux importateurs, le commercial et l'ecclésiastique, mais la légère antériorité du catalogue Fabre est trompeuse. C'est vraisemblablement au sein de l'Église, même si ce ne sont pas directement les Sulpiciens qui en sont les acteurs initiaux, que se sont constitué les premières collections canadiennes des Mame.

La création de l'Œuvre des Bons Livres de Montréal est désormais bien connue⁵. Au début des années 1840, les livres français sont rares dans les bibliothèques ou cabinets de lecture montréalais qui émanent des milieux anglophones et protestants. Devant cet état de fait, et comprenant que l'Église ne peut demeurer à l'écart du mouvement qui mène les couches populaires à la lecture, car il y aurait là danger

5 Marcel Lajeunesse, *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX^e siècle* (Montréal, Fides, 1982); Loïc Artiaga, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle* (Limoges, PULIM, 2007); Sur les Sulpiciens en général, voir Dominique Deslandres, John A. Dickinson, Olivier Hubert dir., *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion, 1657-2007* (Montréal, Fides, 2007).

de perdre des âmes, les Sulpiciens, force majeure dans le Montréal de ces années-là, prennent l'initiative, en accord avec Mgr Bourget. Le 28 juillet 1844, Joseph-Vincent Quiblier, supérieur des Sulpiciens, annonce lors de la messe dominicale la création d'une bibliothèque, l'Œuvre des Bons Livres, créée sur le modèle de l'institution du même nom fondée à Bordeaux, en France, en 1831. L'établissement ouvre ses portes le 17 septembre 1844, avec en ses murs 2400 volumes, avant de voir ses collections croître : 4000 volumes en octobre 1845, plus de 5000 au début de 1847⁶.

Le problème à partir de ce simple constat est double : quelle est la place dans les fonds de l'Œuvre du livre Mame pour la jeunesse, d'une part, et par quels canaux ces livres sont-ils parvenus jusqu'à Montréal d'autre part. La réponse à la première question se trouve d'abord dans le catalogue de la bibliothèque édité en décembre 1845. Il ne comprend que 2312 titres, alors que les fonds sont plus copieux, sans que l'on sache précisément la raison d'un tel désherbage soudain. Néanmoins il s'agit de la seule base utilisable pour la période originelle de l'œuvre des Sulpiciens. Marcel Lajeunesse en fait une analyse quantitative, mais en privilégiant une étude thématique, qui fait oublier totalement la littérature de jeunesse – ce qui est souvent le cas dans ce type de calculs⁷ – puisque l'on peut retrouver des ouvrages pour enfants, qui ne sont pas indiqués comme tels, dans la plupart des catégories. Tout juste note-t-il qu'il existe dans les fonds des livres pour la jeunesse, dont une cinquantaine de titre du chanoine Schmid, dont les *Mélanges religieux* (périodique créé par Mgr Bourget) disaient déjà le plus grand bien en 1842. Or ces volumes de Schmid, irréprochables moralement aux yeux des autorités ecclésiastiques et qui constituent des grands classiques, des *long-sellers* du 19^e siècle, sont en fait des traductions de l'allemand publiées par Alfred Mame. Il faut donc scruter plus avant le fameux catalogue. Il s'avère alors que sur les 2312 titres, 197⁸ sont

6 Lajeunesse, *Les Sulpiciens*, *op. cit.*

7 On retrouve ce problème, par exemple, dans Isabelle Monette, «L'offre de titres littéraires dans les catalogues de la librairie montréalaise (1816-1879)» ou dans Isabelle Ducharme, «L'offre de titres littéraires dans les catalogues de bibliothèques de collectivités à Montréal (1797-1898)», tous deux dans Yvan Lamonde et Sophie Montreuil dir., *Lire au Québec au XIX^e siècle* (Montréal, Fides, 2003) : 201-35 et 237-77. Les tableaux fournis par Isabelle Monette révèlent pourtant que le deuxième auteur présent dans les catalogues, en nombre de titres, n'est autre que le chanoine Schmid, juste derrière Walter Scott.

8 Une légère marge d'erreur existe du fait de l'absence de mention d'éditeur ou de date, et souvent d'auteur, dans le catalogue de l'Œuvre. Ce résultat provient d'un recouplement avec les catalogues Mame.

des ouvrages de jeunesse édités à Tours par Mame, soit 8,5 %. Il est possible par ailleurs d'effectuer une ventilation par collections. Alfred Mame, en effet, avait dans les années 1830 et à la suite de certains de ses collègues catholiques de province, adopté le principe de la collection – et des séries au sein des collections – qui permettait une production et une diffusion en masse de produits standardisés, une culture de masse catholique dont la réalité est encore trop souvent négligée par l'historiographie. Or l'Œuvre ne possède pas toutes les collections à part égale. Ainsi l'essentiel de la Bibliothèque Pieuse, inaugurée sans doute en 1838 et constituée de vies de saints ou de modèles religieux, a traversé l'océan, alors que très peu de volumes de la Bibliothèque des Ecoles Chrétiennes ont suivi le même chemin, et aucun livre de la Bibliothèque de l'Enfance Chrétienne. Or ces deux dernières collections sont les plus tardives, fondées en 1842 et 1840 respectivement, et encore peu fournies en 1845. Par contre la collection inaugurale de Mame, la Bibliothèque de la Jeunesse Chrétienne (BJC), créée en 1836 et très hétéroclite (y voisinent religion, histoire, récits, sciences... ce qui explique sa dilution dans un classement thématique) est massivement entrée chez les Sulpiciens, puisqu'on y compte 132 titres. Et là encore un degré de précision supplémentaire peut être apporté : l'Œuvre comprend moins des deux tiers des volumes de la 1^{re} série de la BJC, des in-8° illustrés, mais la quasi exclusivité de ceux de la 2^{ème} série, in-12° avec quatre vignettes, et surtout de la 3^{ème} série, des in-18° pourvus d'une seule vignette, le tout-venant de la production Mame. Il s'agit bien d'une adhésion des Sulpiciens de Montréal à la logique Mame de production industrielle d'une littérature catholique destinée à moraliser les masses. C'est dans cette série que l'on retrouve, non pas les grands récits historiques ou de voyage, mais les historiettes et romans moraux, dont bien sûr ceux du chanoine Schmid. Il s'agit là de volumes publiés depuis 1836, tandis que les collections plus récentes peinent à entrer au catalogue. Le phénomène interroge en fait la constitution du fond de la bibliothèque, qui n'apparaît pas *ex-nihilo* à l'automne 1844. Le registre des procès-verbaux de l'Œuvre décrit ainsi, le 7 janvier 1845, l'histoire des collections :

« vers le même temps [juillet 1844], les deux congrégations, d'hommes et de demoiselles, offrirent pour composer la nouvelle bibliothèque, l'une six cents, l'autre sept cents volumes qu'elles possédaient; Messieurs de St Sulpice en ajoutèrent environ huit cents qu'ils tirèrent de leurs bibliothèques particulières; ces trois sources avaient, à la fin d'août, procuré à l'œuvre des bons livres près de Deux mille deux cents volumes; avant le 17 septembre,

jour où pour la première fois, la bibliothèque a été ouverte au public; quelques générosités particulières, et surtout de nouveaux dons du séminaire, avaient porté ce nombre à deux mille quatre cents volumes.

D'autre donc sont encore venus depuis cette époque accroître nos richesses, mais pour donner à notre œuvre un développement qui pût véritablement la rendre utile, il a fallu avoir recours à d'autres moyens: une somme de soixante et dix louis a été consacrée à acheter des livres; avec ce secours, nous avons pu joindre aux ouvrages d'agrément dont nous avions un assez grand nombre, d'autres livres, moins recherchés peut-être de la masse de nos lecteurs, mais cependant nécessaires pour ceux qui désirent acquérir une instruction véritable, et dont la présence dans notre bibliothèque pouvait par conséquent être considérée comme indispensable; nous nous sommes donc procuré un choix de livres historiques, [...] bien suffisants, pour que cette partie de notre bibliothèque, presque nulle lorsque nous sommes entrés en exercice, fût au moins aussi fournie que celle des livres d'amusement qui avaient été la partie la plus considérable de notre premier fond. Ces acquisitions successives ont augmenté d'un tiers notre bibliothèque, de sorte que nous comptons maintenant près de trois mille deux cent volumes⁹. »

Il y a donc fort à parier que les ouvrages de la BJC, qui ne sont sans doute pas sous la plume du Sulpicien ceux qui permettent «une instruction véritable» et qui furent achetés sur les fonds ecclésiastiques pour les besoins de la bibliothèque, étaient déjà présents à Montréal avant 1844, dans l'univers catholique plus que celui de la librairie: faut-il penser que les Sulpiciens eux-mêmes en possédaient dans les bibliothèques personnelles, ou plutôt que diverses congrégations de Montréal en recelaient, ce qui aurait assuré en fait, sans qu'aucun témoignage ne vienne renforcer l'hypothèse, que les livres publiés chez Mame pour la jeunesse circulaient déjà auprès des familles citadines dès la fin des années 1830?

En tout état de cause, l'arrivée des ouvrages en question est le fait des ecclésiastiques eux-mêmes. En effet les Sulpiciens, au début de leur œuvre, se procurent les livres par la voie interne: c'est Joseph Comte, procureur du séminaire de Montréal de 1825 à 1864, qui se charge alors des commandes comme il le faisait déjà pour le fond propre de la Compagnie, et selon une procédure bien rôdée, puisque c'est lui qui

9 Univers Culturel de Saint-Sulpice (UCSS), P6: A-2, Registre des procès-verbaux du comité de l'Œuvre des Bons Livres de Montréal, 7 janvier 1845.

avance l'argent avant que l'Œuvre ne le rembourse mensuellement. Ce qui ne signifie pas qu'il soit indépendant dans ses choix d'acquisition : les procès-verbaux de la bibliothèque signalent bien à chaque transaction que les livres ont été acquis « avec autorisation »¹⁰.

Comte dispose d'un contact permanent à Paris en la personne de Joseph Carrière, qui sera supérieur général de 1850 à 1864. La correspondance échangée entre les deux hommes révèle bien une circulation des livres de Mame depuis au moins novembre 1841. Comte affirme ce mois-là que des titres de Mame vont partir pour le Canada et qu'une partie du lot est pour lui, ce qui laisse supposer que d'autres institutions que les Sulpiciens s'approvisionnent de la même manière et des mêmes ouvrages. Mais il est impossible d'en savoir davantage, et notamment quant à la nature précise des ouvrages, la dite correspondance étant actuellement perdue¹¹. De surcroît Comte n'est pas le seul concerné par cette pratique. Ainsi le 18 février 1848, Edouard-Raymond Fabre, écrivant à Adolphe Gravel, son associé alors à Paris (la lettre lui arrivera en pleine révolution), signale à propos des ouvrages de l'Œuvre des Bons Livres de Bordeaux : « si nous ne les avons pas, Mr Arraud les aura »¹². Or Jacques Victor Arraud est un sulpicien originaire de la région bordelaise mais ordonné et installé à Montréal. Vice-directeur de l'Œuvre des Bons Livres et son principal animateur, peut-être ne laissa-t-il pas toujours les acquisitions à Comte, à moins que ce fût une manière pour Fabre de désigner la bibliothèque sulpicienne en général.

Ce circuit ecclésiastique du livre n'est pas l'apanage des Sulpiciens et suscite l'ire des libraires comme Fabre. Ainsi en 1845, celui-ci écrivait à son fils séminariste à Paris :

« Ton bon ami Mr Raymond importe des livres non seulement pour le collège de St Hyacinthe, mais pour tous ceux qui lui donnent des demandes, comme c'est spirituel ! Je t'ai toujours dit que c'était un homme sans jugement, voilà la récompense de tout ce que j'ai fait pour leur Collège, j'ai contribué (par mes conseils) à y envoyer un

10 Ibidem, chaque mois dans les années qui suivent l'ouverture de la bibliothèque.

11 Marcel Lajeunesse, « Les livres dans les échanges sulpiciens Paris-Montréal au cours de la première moitié du XIX^e siècle », dans Claude Galarneau et Maurice Lemire dir., *Livre et lecture au Québec (1800-1850)* (Québec, IQRC, 1988) : 141-142. Malheureusement les cartons d'archives des Sulpiciens de Paris sur lesquels Marcel Lajeunesse s'appuyait ont depuis disparu.

12 ANQ-Q, P851, lettre d'Edouard-Raymond Fabre à Adolphe Gravel, 18 février 1848.

certain nombre d'élèves (qui ont tous payé) ; ils m'ont dû jusqu'à des £ 200 qu'ils m'ont payé comme ils ont voulu, toujours sans intérêt, & pendant deux à trois années ; lorsque Mr Raymond est passé en Europe, tu sais la peine que je me suis donné & les sous que j'ai dépensés, dîner chez ton oncle, cautionner pour lui chez plusieurs libraires, eh bien ! pour le remerciement de tout cela, Mr l'abbé Raymond me fait de la concurrence, quel manque de jugement, & cependant le fils à qui j'adresse ces lignes a plus de confiance en lui qu'en son père, les conseils de l'abbé ont toujours prévalu ceux du père, jamais !!!... enfin, laissons ce sujet¹³. »

Raymond, prêtre du collège de St Hyacinthe, profitait lui aussi de ses réseaux parisiens. Curé romantique qui avouait ses passions à Châteaubriand, relais canadien des idées de Montalembert, il était à Paris en 1843 et y a sans doute pris des contacts en librairie¹⁴. St Hyacinthe profite donc aussi des importations de livres français. Mais sont-ce des livres de Mame ? La question se pose de même lorsqu'apparaît, tardivement, la première trace archivistique d'un passage des livres pour la bibliothèque sulpicienne par un libraire canadien : l'unique facture de J.B. Rolland, en 1861, n'atteste que d'une possibilité d'un changement des pratiques générales, et non d'une modification des circuits spécifiques des Mame¹⁵.

Si l'on veut bien – et c'est trop rarement le cas – porter son regard au plus lointain, vers ce qui n'est encore qu'une autre colonie britannique, le diocèse de St Boniface, dans le futur Manitoba, cette double question du rapport entre Église et librairie et de la volonté du clergé de former les paroissiens par la lecture individuelle, rebondit. Dès lors que l'on veut étudier le milieu du 19^e siècle – mais la remarque vaut plus généralement – il faut pouvoir sortir du cadre bas-canadien (ou du cadre national québécois actuel). Les communautés francophones de l'Ouest, avec leur pôle principal à St Boniface, autour de l'évêché occupé de 1853 à 1894 par Mgr Taché¹⁶, sont en lien avec le Bas-Canada, notamment par les structures et solidarités

13 ANQ-Q, P851, lettre d'Edouard-Raymond Fabre à Edouard-Charles Fabre, 13 septembre 1845.

14 Claude Galarneau, « L'abbé Joseph-Sabin Raymond et les grands romantiques français, 1832-1857 », *Reports of the annual meeting of the Canadian Historical Society*, 42, 1 (1963) : 81-88. Robert Sylvain, « Le premier disciple canadien de Montalembert : l'abbé Joseph-Sabin Raymond (avec une lettre inédite) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 17, 1 (1963) : 93-103.

15 Univers Culturel de Saint-Sulpice (UCSS), P8 : C.2-4.

16 Raymond J. Huel, *Archbishop A.-A. Taché of St. Boniface: The « Good fight » and the illusive vision* (Edmonton, University of Alberta Press, 2003).

ecclésiastiques. Or l'actuelle bibliothèque de la Société Historique de Saint Boniface, qui est pour l'essentiel constituée des anciens fonds de l'archevêché qui lui ont été confiés en 1998, contient une quarantaine de volumes de Mame pour la jeunesse, issus surtout de la BJC, datés des années 1840 au début des années 1860. La première hypothèse serait que le chemin des ouvrages de Mame se serait poursuivi vers Saint-Boniface dès les années 1840, les autorités religieuses locales ayant pu agir à l'image de celles de Montréal ou même avec en collaboration avec elles – ou celles de Québec.

En fait leur provenance est délicate à cerner avec exactitude. Il est possible que des Mame aient suivi cette voie, mais l'ignorance demeurera la règle en la matière. En effet le seul fait certain est que ceux qui se trouvent actuellement à St Boniface ne peuvent être arrivés sur la Rivière Rouge avant 1860 puisque la cathédrale, qui abritait la bibliothèque initiale, a entièrement brûlé cette année-là. Il a fallu reconstituer le fonds, et c'est sans doute dans cette reconstitution que les ouvrages de Mame sont apparus. Par deux voies possibles : des commandes en librairies et des dons. Dans le premier cas, la correspondance du père Lestanc, qui avait la charge du diocèse en l'absence de Mgr Taché au début des années 1860, ne révèle qu'une mention de libraire : Sadlier, à Montréal, et encore ne s'agit-il que d'une commande de manuels scolaires¹⁷. Et Sadlier, libraire anglophone et grand importateur de manuels scolaires, n'était pas *a priori* l'adresse idéale pour se procurer les publications de Mame à une époque où Rolland, par exemple, en diffuse toutes les collections¹⁸. Etant donné l'état des finances du diocèse, c'est plus vraisemblablement par des dons que le fond été reconstitué : Mgr Taché a voyagé au Bas-Canada et en Europe en 1861, 1862 et 1863, et il n'a cessé d'envoyer des caisses à St Boniface, que Lestanc attendait avec impatience. Il est impossible de savoir avec précision ce que contenaient les dites caisses. Tout juste peut-on apprendre qu'alors que Taché est rentré dans son diocèse, en 1864, celui du Mans lui envoie une caisse « contenant une foule d'objets de nulle valeur, tels que chiffons, brochures, etc. »¹⁹. Doit-on

17 Archives Deschâtelets (archives des Oblats de Marie-Immaculée, Ottawa), HE 2221.T12Z 153, lettre du père J.J.M. Lestanc à Mgr Taché, St Boniface, 11 mars 1863.

18 Et ce dès 1855 : *Librairie de J.B. Rolland, importateur de livres de France et de Belgique. Catalogue général, avec une table alphabétique des noms d'auteur. Janvier 1855* (Montréal, J.B. Rolland, 1855).

19 Archives Deschâtelets, HE 2221.T12Z 199, lettre de Marc Sardou à Mgr Taché, Paris, 8 mars 1864.

voir dans les ouvrages de Mame des choses de nulle valeur – certains se présentaient effectivement sous forme de brochures – dont un diocèse français peut se séparer au profit de la très lointaine colonie de la Rivière Rouge? Dans tous les cas, ce sont des opuscules dont l'Église ne peut plus se passer, à la Rivière Rouge comme au Bas-Canada. Les Sulpiciens comme Mgr Taché ont acquis la conviction que l'effort de conquête ou de reconquête des âmes – et l'Église du Bas-Canada comme de St Boniface mène là un combat primordial à partir de ces années 1840 – ne peut trouver meilleurs alliés que les petites livres moralisateurs de l'éditeur tourangeau. Ceux-ci sont perçus comme une arme ecclésiastique, dans un processus de construction d'une société chrétienne. Mais leur plasticité est telle que d'autres milieux, parfois concurrents, s'emparent des mêmes objets.

La librairie Fabre : un usage libéral des livres de Mame?

Il faut revenir sur le cas Fabre²⁰. D'origine modeste, E.-R. Fabre occupe en effet une place importante dans le paysage culturel et politique du Bas-Canada des années 1820 aux années 1850, en héritant du réseau Bossange. Martin Bossange s'était établi libraire à Paris en 1785 et au début des années 1810 avait commencé d'explorer les marchés étrangers. Son fils Hector, après un passage par New York, avait tenu une librairie lui-même à Montréal entre 1815 et 1819 et avait inscrit le Bas-Canada dans les circuits internationaux du livre avant de rentrer en France²¹. Or Hector Bossange épousa à Montréal Julie Fabre, sœur d'Edouard-Raymond, tandis que ce dernier, en 1822-1823 a travaillé à Paris chez Martin Bossange. C'est donc assez naturellement qu'il ouvre sa propre maison à son retour à Montréal, et qu'il demeure en lien avec les Bossange. Son établissement, sous des raisons sociales diverses, avec des associés – des parents en général – divers, est jusqu'à sa mort en 1854 un des pôles de la vie intellectuelle bas-canadienne, et plus précisément encore «le rendez-vous par

20 Le dossier reste ouvert malgré l'étude de Jean-Louis Roy, *Edouard-Raymond Fabre, libraire et patriote. Contre l'isolement et la sujétion* (Montréal, Hurtubise HMH, 1974). Voir aussi Yvan Lamonde, *Histoire sociale... op. cit.*, p. 166-170.

21 Yvan Lamonde, «La librairie Hector Bossange de Montréal (1815-1819) et le commerce international du livre», dans Claude Galarneau et Maurice Lemire dir, *Livre et lecture au Québec (1800-1850)* (Québec, IQRC, 1988) : 59-91. Diana Cooper-Richet, «La librairie étrangère à Paris au XIX^e siècle. Un milieu perméable aux innovations et aux transferts», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 126 (1999) : 60-9.

excellence de l'élite nationaliste»²² et libérale. C'est que Fabre est un libéral, un membre de ces nouvelles élites sociales et culturelles qui inventent un discours qui conjugue, comme en Europe, libéralisme, nationalisme, démocratie, et qui débouche sur les Rébellions de 1837-1838, durant lesquelles Fabre est emprisonné quelque temps. Il poursuit son combat jusqu'à sa mort, dans des conditions politiques nouvelles qui incitent à la prudence et favorisent des recompositions parfois hasardeuses et l'éclosion d'un libéralisme pour le moins modéré. Pour sa part Fabre fait preuve d'une fidélité et d'une amitié sans faille envers le clan Papineau, et particulièrement Louis-Joseph dont il demeure un intime lorsque le chef des Patriotes peut rentrer au Canada, comme il tente de faire appliquer un programme un tant soit peu libéral lorsqu'il devient maire de Montréal entre 1849 et 1851.

On trouve donc ses catalogues, dès l'origine de la librairie, des ouvrages propres à alimenter la pensée progressiste canadienne. Mais on y trouve aussi pléthore de titres catholiques et moralisateurs qui vont à l'encontre des opinions d'un Fabre dont le rapport à la religion ne serait pas d'une grande exemplarité aux yeux de l'Église. C'est que Fabre connaît le marché, et sait qu'une entreprise de librairie ne serait guère rentable si elle privilégiait l'option idéologique en refusant de vendre aux ecclésiastiques, tout comme, d'ailleurs, des institutions religieuses se fournissent sans difficulté chez un libraire qui ne cache pas ses opinions libérales. Le fossé n'est pas si profond que l'on ne puisse l'enjamber. C'est le cas pour ce qui est des ouvrages à destination de la jeunesse²³. En 1830 Fabre vend aux Sulpiciens des *Nouveau et Ancien Testament à l'usage de la jeunesse*, *L'Ange conducteur* ou des abécédaires et des catéchismes à d'autres institutions d'éducation, mais aussi un *Télémaque* de Fénelon que Mame reprendra, comme d'autres, à son catalogue, ou de manuels tel *Le Maître de français* ou *L'abeille française*²⁴. Il ne s'agit pas ici à proprement parler de littérature de

22 Roy, *Edouard-Raymond Fabre, op. cit.*, p. 55.

23 ANQ-Q, P85I, dossiers 6-16.

24 Signe à la fois de la circulation des ouvrages et d'un certain manque de renouvellement des ouvrages, *L'abeille française* en question est très vraisemblablement le manuel de français publié par Joseph Nancrède aux États-Unis à la fin du 18^{ème} siècle et que l'on retrouvait également dans les fonds sulpiciens. Voir Alain Labarra, «L'enseignement du français aux États-Unis à la fin du XVIII^e siècle: Joseph Nancrède à Harvard», dans Ignacio Iñarrea Las Heras et María Jesús Salinero Cascante, coord., *El texto como encrucijada: estudios franceses y francófonos* (Logroño, Universidad de la Rioja, 2003, vol. 2): 657-672.

jeunesse²⁵, car même si les catalogues de 1830 comme de 1837 révèlent qu'il en importe déjà²⁶ – mais assez logiquement pas de Mame dont la première collection est créée en 1836 – les sources manquent pour analyser leur circulation.

Les titres de Mame sont par contre bien présents dans son catalogue de 1845²⁷. Il serait d'ailleurs plus juste d'affirmer que l'ensemble des collections de littérature de jeunesse y fait une entrée en masse. Fabre présente d'ailleurs celles-ci comme un atout : il vient de « recevoir un assortiment très considérable de nouveautés » et « appel[le] l'attention des messieurs du Clergé sur les publications suivantes » dont il présente le plus souvent des séries complètes : la Bibliothèque Religieuse, Morale et Littéraire publiée à Limoges par Ardant, la Bibliothèque Instructive et Amusante de Gaume, à Paris, la Bibliothèque Catholique de Lefort, à Lille (elle paraît depuis 1827 à raison de 20 volumes in-18° par an, et préexiste donc aux collections Mame), une collection complète du chanoine Schmid, et les quatre collections que propose Mame à cette date, la Bibliothèque de la Jeunesse Chrétienne, la Bibliothèque des Ecoles Chrésiennes, la Bibliothèque de l'Enfance Chrésiienne, et la Bibliothèque Pieuse, l'ensemble représentant plusieurs centaines de volumes²⁸. Si les livres de Mame ne sont pas les plus nombreux, ils sont les plus visibles : c'est la BJC qui inaugure le catalogue, le développement des collections multiplie les références à l'éditeur tourangeau, et la collection la plus nombreuse, celle de Lefort, n'est pas détaillée, sans doute à la fois par manque de place – 360 volumes – et par soucis de valoriser plutôt le reste des fonds. Le public visé est explicitement le clergé, donc les établissements d'éducation tenus par l'Église. C'est là, une fois de plus, le marché principal de Fabre.

25 Il faudrait pouvoir interroger Fabre et ses acolytes sur leur propre conception de cette littérature, car il y a bien là des ouvrages à destination de l'enfance, mais qui n'appartiennent pas au genre « littérature de jeunesse » qui se construit justement par le développement des collections en ces années-là.

26 *Catalogue général de la librairie canadienne d'Edouard R. Fabre*, Montréal, 1830 ; *Catalogue général de la librairie canadienne d'Edouard R. Fabre* (Montréal, juin 1837).

27 *Catalogue général de la librairie canadienne d'E. R. Fabre & Cie, rue St. Vincent*, n° 3 (Montréal, juin 1845).

28 Ils sont invisibles dans l'ouvrage de Roy, *Edouard-Raymond Fabre, op. cit.*, car celui-ci, comme plus tard Marcel Lajeunesse, ne crée pas de catégorie « littérature de jeunesse » pour l'analyse du fond Fabre, et sa catégorie « pédagogie » n'est nulle part définie.

Il faut ici remonter la piste, afin de déterminer avec la plus grande exactitude possible les raisons de l'arrivée si massive et soudaine des collections Mame à la librairie de Montréal. En effet, il faut suivre ici la correspondance entre le libraire et son fils Edouard-Charles, séminariste à Issy-les-Moulineaux, chez les Sulpiciens (et futur archevêque de Montréal). Le 28 mai, Edouard-Raymond indique : « le Lady Seaton vient juste d'entrer dans le port, j'ai 16 caisses à bord de ce navire »²⁹. Or le 12 juin, le voilà qui affirme : « j'ai encore toutes mes caisses de Mame à ouvrir »³⁰. On est là, en 1845, sans doute devant les premières caisses de livres de jeunesse Mame dont l'arrivée est certaine à Montréal par voie de librairie.

Remontons encore le temps : Fabre était à Paris en mai-juin 1843. Son séjour visait à prendre des contacts commerciaux – et les plus nombreux possibles, car Fabre à son retour vendra aussi toutes sortes d'objets, des statues aux chaussures, sans rapport aucun avec le monde du livre –, tout en fréquentant la famille – son fils qui est alors encore un étudiant parisien qui n'a pas annoncé sa future vocation à ses parents, sa sœur Julie Bossange et partant le réseau Bossange au grand complet³¹ – et en visitant les Papineau en exil. Les journaux croisés de Fabre et de son fils ne nous laissent rien supposer d'une relation avec Mame pendant cette période. Le librairie canadien ne quitte pas Paris et sa banlieue – pas de voyage à Tours, en conséquence – et ne mentionne jamais de commandes particulières de livres Mame aux éditeurs qu'il fréquente. C'est avec les frères Gaume que la relation est la plus suivie. En effet, autour de 1830, Fabre s'est tourné vers Gaume, une maison catholique s'il en est, comme source d'approvisionnement privilégiée³², et c'est logiquement avec cette maison qu'il a des affaires à régler. Gaume, on l'a vu, dispose comme éditeur de sa propre collection de livres pour la jeunesse, mais peut diffuser d'autres fonds comme libraire, dont des Mame sans doute. Entre Fabre et les Gaume, la relation est celle d'un bon client à son

29 ANQ-Q, P-851, lettre d'Edouard-Raymond Fabre à Edouard-Charles Fabre, 28 mai 1845.

30 ANQ-Q, P-851, lettre d'Edouard-Raymond Fabre à Edouard-Charles Fabre, 12 juin 1845.

31 Anthony Grolleau-Fricard, « Le réseau Bossange dans trois récits de voyage », dans Yvan Lamonde et Didier Poton dir., *La Capricieuse (1855) : poupe et proue. Les relations France-Québec (1760-1914)* (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2006) : 37-72.

32 ANQ-Q, P-851, dossiers 132-155, une abondante correspondance entre les maisons Fabre et Gaume autour de 1830.

fournisseur : des amabilités et des tensions. D'un côté un dîner chez les Gaume à Meudon :

« à 3 ½, ma sœur, Edouard & moi sommes monté en voiture par le chemin de fer de la rive gauche pour Meudon résidence des frères Gaume où ns sommes arrivés à 4 ¼ heures, du chemin de fer chez M.M. Gaume il y a une assez bonne distance que ns avons parcourru à pieds, leur maison est située sur une hauteur & de la la vue est très belle, ns sommes allés ns promener dans le parc qui est très beau, le château est aussi bien beau, de cette hauteur, la vue est superbe, on aperçoit très bien Paris, on distingue ces monuments, on voit aussi Vincennes, St Denis, Le Bois de Boulogne &c &c. à 6 heures ns ns sommes mis à tables, il y avait Mr Mme Méquignon libraire, Mr Chalandre imprimeur de Besançon, un Mr Étienne, un des commis de M.M. Gaume, les deux Messieurs & Mme Gaume, leur petite fille & un de leur petit garçon, ma sœur, Edouard & moi, en tout 14, le dîner était bon il y avait 4 a 5 plats en viande et force desserts entre autres des fraises, des cerises, des Nantelles avec du vin de Bordeaux – d'Herbois, ns sommes allé après le dîner dans le jardin à 8 ½ heures ns sommes monté dans un espèce de coucou ns étions 9 personnes, Mr Mme Méquignon, Mr Mme Chalandre, Etienne, ma sœur, Edouard et moi & puis le conducteur, ns sommes arrivés rue de Varennes à 10h »³³.

Si l'on ajoute qu'Edouard-Charles, lui, nous apprend que l'on jouait au volant dans le jardin³⁴, on a là le tableau d'une sociabilité bourgeoise de bon aloi dans le monde de l'édition. Mais d'un autre côté les négociations sont ardues sur les questions financières : les 18 et 19 mai Fabre consent à acheter des ouvrages aux Gaume à des conditions désavantageuses lui semble-t-il³⁵, et il le regrette quelques semaines plus tard lors d'une visite à l'imprimerie de l'abbé Migne³⁶, où les prix sont « extrêmement bas » : « Après avoir visité son établissement je

33 McGill Library Rare Books and Special Collections, MS 287, « Livre de note d'E.R. Fabre », dimanche 4 juin 1843.

34 Archives de l'archevêché de Montréal, 901-151, Cahier de notes de Mgr Fabre pendant ses études à Paris, dimanche 4 juin 1843.

35 McGill Library Rare Books and Special Collections, MS 287, « Livre de note d'E.R. Fabre », jeudi 18 mai et vendredi 19 mai 1843.

36 L'entreprise originale de l'abbé Jacques-Paul Migne a fait l'objet d'études : Adalbert-Gautier Hamman, *Jacques-Paul Migne. Le retour aux Pères de l'Église* (Paris, Beauchesne, 1975) ; André Mandouze et Joël Fouilheron, éd., *Migne et le renouveau des études patristiques* (Paris, Beauchesne, 1985) ; Claude Langlois et François Laplanche éd., *La science catholique. L'« Encyclopédie théologique » de Migne (1844-1873) entre apologetique et vulgarisation* (Paris, Cerf, 1992).

vois de nouveau que j'ai fait une bien mauvaise affaire avec les frères Gaume, je perdrai certainement de l'argent avec cette affaire, aussi je garde un peu de rancune à ces Messieurs³⁷. » Est-ce donc cette maison Gaume qui a servi d'intermédiaire entre Mame et Fabre, ou bien le réseau Bossange? Le catalogue de 1845 serait le fruit, dans les deux cas, d'une collaboration entre Fabre et un Parisien. Resterait à savoir si les premiers ouvrages de chez Mame n'arrivent effectivement qu'au printemps de 1844, alors que nombre des fournitures commandées au même moment sont en magasin dès l'automne 1843.

Une autre hypothèse peut alors se dessiner : une fois le fonds Mame connu, Fabre a cherché à entrer en contact direct avec l'éditeur tourangeau. Et de ce point de vue, qu'Edouard-Charles, le fils du libraire, ait choisi la voie ecclésiastique est bien utile. Certes Fabre ouvertement le regrette, lui qui ne fréquente pas les offices, et se fait quelque peu moquer par les Sulpiciens de Montréal qui voient un libéral notoire donner un fils à l'Église³⁸, mais malgré tout, si la vocation du fils peut servir les intérêts du père... Voici Fabre en novembre 1845, s'adressant encore une fois à son fils : « Nous avons reçu beaucoup de livres cette année, surtout de Mame ; si, dans ton voyage en Italie, tu passes à Tours, arrête toi une journée dans cette ville afin de serrer la main à ces Messieurs ; je tiens beaucoup à être tout à fait bien avec eux, nous faisons d'excellentes affaires avec cette maison »³⁹. Et Edouard-Charles d'obéir, au retour de Rome : « 12 mai – Je suis arrivé à Tours à 4 heures ½ du matin, je suis à l'hôtel de France. L'hôtel du faisan était au complet. J'ai entendu une messe à St François de Paule. Je suis allé chez Mr Boulanger, ami d'un monsieur que j'ai rencontré à Rome, au grand séminaire pour voir Mr Marais, un de mes compagnons du séminaire d'Issy, chez Mr Mame, qui m'a invité à dîner, son petit garçon était indisposé, il a été très aimable, il m'a montré son imprimerie qui va maintenant par la vapeur [...] »⁴⁰.

37 McGill Library Rare Books and Special Collections, MS 287, « Livre de note d'E.R. Fabre », lundi 12 juin 1843

38 ANQ-Q, P-851, lettre d'Edouard-Raymond Fabre à Edouard-Charles Fabre, 13 juin 1845.

39 ANQ-Q, P-851, lettre d'Edouard-Raymond Fabre à Edouard-Charles Fabre, 26 novembre 1845.

40 Archives de l'archevêché de Montréal, 901-151, lettre d'Edouard-Charles Fabre à Edouard-Raymond Fabre, 1^{er} juin 1846. Le séminariste arrive effectivement à Tours peu de temps après la modernisation de l'imprimerie Mame.

Tout laisse donc à penser ici à un lien direct d'affaires entre Fabre et Mame, cette fois sans passer par Gaume. Les archives de Mame ayant disparu, il est impossible de confirmer la chose côté français, mais il n'en demeure pas moins qu'on a là un moment clé, en 1843-1846, la construction d'un lien fort, tissé dans un entrecroisement de réseaux divers – le réseau Bossange, les frères Gaume, Saint-Sulpice... – entre un éditeur français et un libraire canadien, autour d'un produit phare, le livre pour la jeunesse.

Néanmoins le contexte est particulier : Fabre entretient de bonnes relations avec les Sulpiciens (et le retour de son fils au Canada lui offre une porte d'entrée supplémentaire dans l'Église) mais dans le même temps, il reste fidèle à son ancrage patriote, il cherche à fournir la bibliothèque de l'Institut Canadien et demeure un des plus fidèles amis de Louis-Joseph Papineau. Comment peut-il en conscience cumuler les deux facettes ? Doit-on voir dans sa position le symptôme de la trahison des libéraux canadiens après l'Acte d'Union de 1840 stigmatisée par Marcel Bellavance⁴¹ ? Ces hommes auraient-ils fini par s'allier aux cléricaux, ce que révélerait ici l'usage de références culturelles communes (la littérature de jeunesse catholique), la mise des libéraux au service de l'ordre voulu par l'Église ? La question ne peut trouver de réponse, infiniment nuancée – d'autant plus que Fabre voit aussi son intérêt commercial à multiplier les clientèles, depuis ses débuts –, que dans une étude de l'usage qui est fait des livres importés par Fabre, de leur lecture. Il semble évident, même s'il ne faut pas prendre l'Église pour un corps monolithique, ce qu'elle ne fut jamais, que les Mame distribués par les réseaux ecclésiastiques le sont pour leur valeur moralisatrice, « civilisatrice » même. Mais est-ce le seul usage possible ?

Un détour par Louis-Joseph Papineau peut ici se révéler éclairant. Il était, on le sait un intime de Fabre, chez qui il avait l'habitude de se fournir en livres, et il avait rêvé avant que les Sulpiciens ne créent l'Œuvre des Bons livres d'une « bibliothèque publique gratuitement ouverte au public et dont la perpétuité serait garantie par un acte de la législation »⁴². On aurait pu imaginer alors deux fonds parallèles chez le libraire : des titres destinés aux milieux libéraux, d'autres aux milieux ecclésiastiques, chacun ne voyant aucun mal, au fond, à ce

41 Bellavance, *Le Québec*, op. cit.

42 Lettre de Louis-Joseph Papineau à Joseph Masson, Paris, 31 mai 1844, dans Louis-Joseph Papineau, *Lettres à divers correspondants*, Tome 1, mars 1810-septembre 1845, éd. de George Aubin et Renée Blanchet (Montréal, Varia) : 542.

qu'un homme puisse servir deux clients *a priori* si différents. Et au premier abord lorsque Papineau demande à son fils Amédée de lui rapporter de Montréal des livres de récompense pour les enfants de la région, « imprimés à Tours, chez Mame », il vient à l'idée qu'une collusion existe bien entre les deux groupes. Mais Papineau précise immédiatement : il ne veut pas des ouvrages marqués par la religion. Il s'agissait de sélectionner dans les collections « des biographies de quelques hommes éminents, des morceaux d'histoire civile, quelques petits traités élémentaires, traitant de culture, jardinage, métiers, etc... »⁴³. Cette lettre est datée de 1863, neuf ans après le décès de Fabre. Mais J.-B. Rolland, son successeur sur la place de Montréal, propose les mêmes ouvrages dans ses catalogues de 1855 comme de 1873⁴⁴. Les propos de Papineau suggèrent une diversité d'usage des fonds Mame. La BJC est, au-delà du catholicisme militant d'Alfred Mame lui-même, d'une plus grande variété que l'étiquette de la maison ne le laisserait supposer. Or les Sulpiciens choisissent : s'ils ne possèdent dans les rayons de leur Œuvre que la majorité des collections, et non l'entièreté, c'est qu'ils y sélectionnent ce qui leur convient, et en excluent les ouvrages dont le pouvoir édificateur ne leur paraît pas évident. Papineau est dans une situation inverse, et Fabre le savait, importait ses livres en connaissance de cause : il pioche dans les fonds Mame les ouvrages d'histoire et de science sur lesquels la religion a le moins de prise, et ils existent. De surcroît, un même ouvrage peut faire l'objet d'une double lecture, comme *La Conquête de Grenade*, une adaptation de l'œuvre de Washington Irving publiée dans la BJC : certes l'univers catholique peut y trouver à saluer l'esprit de la Reconquista, la victoire de la vraie foi, mais un Fabre ou un Papineau peuvent aussi y voir un livre de vulgarisation historique pour la jeunesse, une évocation philosophique de la fin du Moyen-âge et du destin des civilisations. Des libéraux peuvent ainsi porter un projet parallèle à celui de l'Église, à savoir l'éducation des

43 Lettre de Louis-Joseph Papineau à Amédée Papineau, 6 juillet 1863, citée dans Yvan Lamonde et Frédéric Hardel, « Lectures domestiques et de retraite de Louis-Joseph Papineau, 1823-1871 », dans Yvan Lamonde et Sophie Montreuil dir., *Lire au Québec, op. cit.*, p. 35.

44 *Librairie de J. B. Rolland, importateur de livres de France et de Belgique. Catalogue général avec une table alphabétique des noms d'auteur* (Montréal, J. B. Rolland, 1855) ; *Catalogue de la librairie de J.B. Rolland & fils à Montréal : deuxième partie : histoire, littérature, théologie, etc.*, (Montréal, J.B. Rolland & fils, libraires, 1873) ; Ce dernier catalogue distingue bien au sein de la BJC une série « Ouvrages de la science vulgarisée ».

masses, en usant pour cela des mêmes moyens qu'elle, les collections du très catholique Mame. Pour autant cette éducation pourra être jugée incomplète car peu « canadienne », fondée qu'elle est sur une prose venue de France, et le débat surgira rapidement au sein des instances politiques. En attendant, à la fin des années 1850, c'est aussi *La Conquête de Grenade* qui est distribué comme livre de prix par le département de l'instruction publique au Bas-Canada.

L'État, l'école et les Mame

La question des livres de prix ou de récompense⁴⁵ a été maintes fois abordée. Elle trouve sa place en histoire de l'éducation⁴⁶ comme en histoire du livre⁴⁷. Deux faits semblent tenus pour acquis : la création du système dans les écoles primaires est le fait du surintendant de l'éducation Pierre-Joseph-Olivier Chauveau par sa circulaire n°20 du 23 juillet 1856, et jusqu'aux années 1870 le livre français domine très largement les distributions, les opuscules publiés par Adolphe Rion d'abord (entre 35 et 55 % des livres distribués entre 1857 et 1862), les titres de Mame ensuite, dans les années 1860 (plus de 70 % des distributions entre 1862 et 1870)⁴⁸.

Cependant il faut immédiatement nuancer le tableau : la pratique du livre de prix dans les écoles primaires ne date pas des années 1850 mais avait fait l'objet d'une première tentative de mise en place au Bas-Canada dans les années 1830. Marcus Child, inspecteur à Coaticook le signale à Chauveau en réponse à sa fameuse circulaire : il se souvient de distributions effectuées en 1834-35 en vertu de l'Elementary

45 « de prix » ou « de récompense », les deux expressions se rencontrent à parts égales au milieu du 19^e siècle.

46 Andrée Dufour, *Tous à l'école. État, communautés rurales et scolarisation au Québec de 1826 à 1859*, (Montréal, Hurtubise HMH, 1996) : 238-42; Jean-Pierre Charland, *L'entreprise éducative au Québec, 1840-1900* (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000) : 372-73; Jocelyne Murray, *Apprendre à lire et à compter. École et société en Mauricie 1850-1900* (Sillery, Septentrion, 2003) : 221-23; Hélène Sabourin, *À l'école de P.-J.-O. Chauveau : éducation et culture au XIX^e siècle* (Montréal, Leméac, 2003) : 51-3.

47 Jean Gagnon, « Les livres de récompense et la diffusion de nos auteurs de 1856 à 1931 », *Cahiers de bibliologie*, I (1980) : 3-24; François Landry, *Beauchemin et l'édition au Québec. Une culture modèle, 1840-1940* (Montréal, Fides, 1997) : chap. 9; Jean-Paul Hudon, « Henri-Raymond Casgrain, Gédéon Ouimet et les livres donnés en prix dans les écoles de 1876 à 1886 », *Voix et images*, 26, 3 (78-2001) : 596-616.

48 Chiffres tirés de Landry, *Beauchemin*, op. cit.

School Act⁴⁹. De surcroît, à l'échelle locale, des initiatives ont pu être prises qui précédaient la circulaire de 1856. La Commission des écoles catholiques de Montréal, par exemple, organise un système de livres de prix dès avril 1850⁵⁰. Les sources manquent pour éclairer ces ébauches, alors que Chauveau a-il est vrai systématisé la pratique et a produit et fait produire des archives sur le phénomène, n'ayant de cesse de se présenter comme un pionnier en la matière, ce qui continue de se ressentir dans l'historiographie.

Sa circulaire n° 20 est exemplaire au moins dans la manière très articulée qu'a Chauveau de présenter son initiative. Celle-ci passe d'abord par une organisation matérielle qui doit être sans faille, le résultat d'une montée en puissance de l'État et de son pouvoir au plus profond de la société. Le projet Chauveau est le fruit d'une volonté d'encadrement de la part de l'institution scolaire. Une bureaucratie est ainsi mise en place, dont le corps des inspecteurs, créé par le prédécesseur de Chauveau, Jean-Baptiste Meilleur, en 1851, est responsable. Tout est réglé, du nombre de livres à distribuer à la manière de les offrir aux élèves méritants, et tout doit être rapporté par écrit : formulaires d'attestation dans chaque ouvrage, registre de visites d'écoles, registre spécifique destiné à la distribution, et suivi dans le temps du sort et de l'usage des ouvrages. Rien ne doit être laissé au hasard dans ce beau dispositif étatique théorique.

En outre Chauveau s'inscrit dans un mouvement international, et le révèle sans ambages en défendant son initiative :

« Je ne dois pas vous cacher que plusieurs écrivains de l'école américaine n'approuvent point le système des récompenses et des distributions de prix, si populaire en France et en Angleterre. Ils prétendent qu'ils ne servent qu'à exciter une ambition et une vanité désordonnée chez un petit nombre d'élèves, et à décourager et mécontenter les autres. Vous devez tout faire pour éviter de tels résultats et j'ose me flatter qu'en suivant les règles qui vous sont prescrites et en ajoutant ce que votre expérience vous suggérera,

49 ANQ-Q, E13, 1960-01-032\318, 2048/1856, lettre de Marcus Child au surintendant Chauveau, Coaticook, 17 septembre 1856. Marcus Child était une personnalité locale : J. I. Little, « 'Labouring in a great cause' : Marcus Child as pioneer school inspector in Lower Canada's Eastern Townships, 1852-1859 », *Historical Studies in Education/Revue d'histoire de l'éducation*, 10, 1/2 (1998) : 85-115. Une distribution dans les années 1830 est mentionnée par Dufour, *Tous à l'école*, op. cit., p. 238, mais sans références.

50 Archives de la Commission scolaire de Montréal, Registre des délibérations du bureau des commissaires d'écoles catholiques romains de la Cité de Montréal. 1850 à 1875. Séance du 9 avril 1850.

non seulement vous y parviendrez, mais encore vous atteindrez les objets que l'on a eus en vue et qui sont :

1° D'exciter chez les enfants une louable émulation

2° De mettre entre leurs mains et dans celles de leurs parents de bons livres, qui devront développer le goût de la lecture et seront le noyau de petites bibliothèques que chacun d'eux formera au moyen de ses épargnes.

3° D'augmenter l'influence et le prestige de l'Inspecteur, et de mieux graver dans la mémoire des enfants les recommandations qu'il croira devoir leur faire.

4° De remplacer avantageusement par des prix les *congés*, seule faveur que jusqu'ici il vous était permis d'accorder.

5° De vous permettre d'encourager l'étude de celles des branches d'instruction qui vous paraîtront négligées.

6° De vous engager, et, pour bien dire, de vous contraindre à faire subir un examen long, sérieux, et détaillé aux élèves de chaque école que vous visiterez »⁵¹.

On voit par là que Chauveau, libéral devenu modéré lorsqu'il prend les rênes de sa surintendance (il quitte l'Institut Canadien en 1858 mais n'en a jamais été un pilier), s'inspire de pratiques européennes et pense la distribution de prix comme l'imposition d'une discipline, tant envers ses inspecteurs qu'envers les élèves et plus largement les familles. Il s'agit par ce biais d'accentuer le maillage du contrôle étatique, donc idéologique, sur la population canadienne, en désignant les « bonnes » lectures et en contrôlant le respect, afin d'orienter les esprits canadiens dans le sens, nécessairement, du « progrès » tel qu'imaginé par les élites⁵².

Quelles sont, dès lors, ces lectures, et pourquoi les ouvrages de Mame occupent-ils une si grande place dans le projet? Chauveau semble ne poursuivre aucun but religieux : il ne s'agit pas pour l'administration d'enseigner la foi – il a fallu « apporte[r] le plus grand soin à éloigner de la collection les ouvrages de controverse religieuse » – mais, tout en cherchant l'accord des Églises, de favoriser l'« étude ». La fiction n'est alors pas prioritaire : pas de moralisation mais de l'instruction. La morale cependant n'est jamais loin, car alors il faut

⁵¹ *Journal de l'Instruction Publique* (I-2, février 1857) : 25, circulaire n° 20.

⁵² Le rôle des inspecteurs et de l'inspection est notamment étudié pour le Bas-Canada dans Charland, *L'entreprise éducative*, op. cit., p. 138-52, ou antérieurement, de manière trop commémorative, par Lionel Allard et Gérard Filteau, *Un siècle au service de l'éducation. L'inspection des écoles dans la province de Québec* (Québec, s.é., 1951). Mais il n'existe pas d'équivalent à Bruce Curtis, *True government by choice men? Inspection, education and state formation in Canada West* (Toronto, University of Toronto Press, 1992).

un peuple travailleur, qui modernise son cadre de vie et ses moyens de production mais qui ne remet pas en cause les hiérarchies sociales. Or, alors que les ouvrages canadiens distribués par les inspecteurs à partir des années 1870 sont bien connus, et inscrits dans une perspective nationaliste, ceux de la période précédente le sont beaucoup moins. Les deux collections, celles de Rion et Mame, doivent être observées ensemble, la première éclairant l'usage fait de la seconde.

Il est inattendu de découvrir la Bibliothèque Instructive des Familles et des Ecoles d'Adolphe Rion à une place si avantageuse au Canada. Elle n'a guère laissé de trace en France, en effet. Rion est davantage connu pour son activité de libraire démocrate et républicain au début des années 1830, et pour ses articles de l'époque signés Père André, que pour sa reconversion lors de la Seconde République (avec sa Bibliothèque pour Tout le Monde) et du Second Empire dans la collection encyclopédique universelle⁵³. Car c'est bien ici l'objet importé par le surintendant : des brochures gr. in-16°, de trois ou quatre folio, et vulgarisant les acquis de la science du temps, sous des titres tels que *Éléments de chimie* ou *Éléments d'algèbre*, même si la collection comporte aussi, marginalement, quelques ouvrages d'instruction religieuse. En choisissant la collection Rion, Chauveau est en parfaite cohérence avec son projet d'instruction des masses. Mais alors pourquoi miser en parallèle puis quasi exclusivement sur Mame, un éditeur catholique ?

Il faut en fait aller au plus près du terrain, dans les écoles et lors des tournées d'inspection, pour comprendre les logiques à l'œuvre. Les inspecteurs du Bas-Canada sont, comme leurs homologues du Haut-Canada, les représentants locaux des élites porteuses des ambitions modernisatrices, panoptiques et paternalistes de l'État. Les premières générations, avant que Chauveau ne parvienne à imposer le principe du poste d'inspecteur comme récompense de fin de carrière pour instituteurs méritants, sont en effet issues en majorité des professions libérales, et nommés pour leur réputation et leur adhésion au projet. Les deux inspecteurs qui mentionnent la distribution des prix dans leurs rapports annuels disent assez bien leur insertion dans l'idéologie dominante, avec la certitude de l'utilité de l'œuvre qu'ils mettent en place, même si l'un affirme avec que « [sa] manière de distribuer ces

53 J.-M. Quérard, *La France littéraire, ou dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les XVIII^e et XIX^e siècles, Tome douzième, XIX^e siècle. Tome deuxième* (Paris, s.é., 1859-1864) : 434.

prix fait très peu de mécontents, si même elle en fait du tout⁵⁴ » quand l'autre signale qu'« il est difficile d'empêcher que la jalousie de quelques élèves ne se manifeste dans ces occasions »⁵⁵, divergence qui n'est que le signe d'incertitudes logiques lors d'une première mise en place.

L'inspecteur Crépeau, lui, est en charge du district de Saint-Vallier lors de la première année de l'expérience, 1856-1857. Il a fait parvenir au surintendant Chauveau une « liste des livres donnés en récompense aux enfants des écoles de [s]on district d'inspection » datée du 25 mars 1857⁵⁶. Il indique, comme la circulaire n° 20 en faisait l'obligation à tous les inspecteurs, par école et par classe, les noms des lauréats, la nature du prix (par discipline ou par comportement – assiduité, sagesse...) et le titre de l'ouvrage offert en récompense. 214 volumes sont distribués dans le district de Saint-Vallier au printemps de 1857, sur les 4 060 offerts globalement d'après le Rapport du surintendant pour 1857⁵⁷. L'analyse de cette liste se heurte à un écueil : l'absence de mention d'éditeur pour les ouvrages en question. Si l'on calcule le nombre de titres donnés par Crépeau que l'on retrouve au catalogue de la BJC de Mame, on obtient le chiffre de 79, qui ne peut être tenu que comme indicatif étant donnée l'absence de catalogues Rion, et donc la possibilité qu'un même titre puisse se trouver chez les deux éditeurs – ou d'autres. De surcroît, cette année-là, les ouvrages de Mame ne représentaient à l'échelle du Bas-Canada qu'un livre distribué sur huit (514 pour 4060 livres français), et les 79 titres de Mame sur les 214 ouvrages de Crépeau semblent pour le moins atypiques. La ventilation de ces 79 titres est fondamentale. Comme il était annoncé, on ne trouve là aucun livre religieux, excepté une *Vie de St Vincent* dont on suppose qu'elle a vocation sociale comme appel consensuel à la charité, plutôt que comme apologie du catholicisme, mais qui révèle aussi le conservatisme moral et politique du projet du Chauveau, associé à la volonté d'ouverture et de modernisation culturelle et économique. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : sur 79 ouvrages, on compte 41 œuvres de fiction, et 37 œuvres documentaires. Parmi les premières, La Fontaine, Fénelon et surtout le chanoine Schmid remportent un grand succès, sans surprise, car il s'agit là

54 *Rapport du surintendant de l'éducation dans le Bas-Canada pour l'année 1857*, Toronto, John Lovell, 1858, p. 173, rapport de l'inspecteur Dorval.

55 *Rapport du surintendant de l'éducation dans le Bas-Canada pour l'année 1858*, Toronto, John Lovell, 1859, p. 120, rapport de l'inspecteur Archambault.

56 ANQ-Q E13, 1960-01-032\324, 1023/1857, lettre de l'inspecteur Crépeau au surintendant de l'éducation, 15 avril 1857.

57 *Rapport du surintendant*, *op. cit.*, p. 132-33.

des classiques de la littérature de jeunesse dans la France du milieu du 19^e encore. Parmi les secondes, 21 ouvrages d'histoire côtoient 10 ouvrages de sciences et 6 récits de voyages et de géographie. Si l'on ajoute à cela que, hormis les livres de Mame, Crépault distribue 40 exemplaires d'un *Traité d'agriculture* et 20 d'*Agriculture flamande*, que garçons et filles sont traités à la même enseigne, et que les livres ainsi offerts sont censés profiter aux familles entières, une conclusion s'impose : les collections pour la jeunesse de Mame sont intégrées à un ensemble qui veut avant tout soutenir le progrès technique et la pénétration de la culture dans les campagnes – tout en demeurant dans un cadre catholique –, et non entretenir systématiquement une piété réactionnaire. Le credo de Chauveau – favoriser « le commerce, l'industrie et l'agriculture »⁵⁸ – passe par les ouvrages de Mame.

Il faudrait alors se demander en quoi le passage dans les années 1880 à la Bibliothèque Religieuse et Nationale de Cadieux et Derome, révèle un changement dans les projets du ministère, en d'autre terme s'agit-il seulement d'imposer des livres canadiens, ou plutôt de cléricaiser le livre de prix ? La prise de pouvoir par une Église portée par un nationalisme conservateur, celui de la survivance, ferait alors passer l'ère Mame à la surintendance pour une ère libérale, lorsque l'État n'avait pas perdu la main sur le projet de société, alors qu'il en avait été dépossédé ensuite par l'institution même à qui il avait délégué son pouvoir⁵⁹. « Libéral », certes, mais la volonté d'émancipation que ce projet implique demeure ambiguë, pour le moins, car il s'agit bien d'un projet d'éducation du peuple par l'État en fonction d'objectifs définis par celui-ci, par les élites qui le construisent. Il manque un acteur à cette histoire, en fait : le peuple lui-même. Que font les écoliers et les familles des livres que les inspecteurs leur distribuent ? Et qu'en faisaient les enfants auxquels Papineau destinait ses efforts ? À qui Fabre vendait ses livres de Mame lorsque ce n'était pas aux institutions

⁵⁸ *Ibidem.* 13.

⁵⁹ Bruce Curtis, « The State of Tutelage in Lower Canada, 1835-1851 », *History of Education Quarterly*, 37, 1 (Spring 1997), p. 25-43 et du même, « State of the nation or community of spirit? Schooling for civic or ethnic-religious nationalism in insurrectionary Canada », *History of Education Quarterly*, 43, 3 (Autumn 2003), p. 325-49; Jean-Marie Fecteau, « La construction d'un espace social: les rapports de l'Église et de l'État et la question de l'assistance publique au Québec dans la seconde moitié du XIX^e siècle », dans Yvan Lamonde et Gilles Gallichan, dir., *L'histoire de la culture et de l'imprimé. Hommages à Claude Galarneau* (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996) : 61-89; René Hardy, *Contrôle social... op. cit.* et « Regards sur la construction de la culture catholique québécoise au XIX^e siècle », *Canadian Historical Review*, 88, 1 (March 2007) : 7-40.

religieuses et à ses amis? Et jusqu'à quel point les volumes de Mame étaient empruntés et lus à l'Œuvre des Bons Livres de Montréal? À ces questions les réponses font défaut, il faudrait des sources dont on ne dispose guère, écrits du for privé où il serait question de lectures populaires, ou registres des bibliothèques. Or le seul document disponible de ce genre provient d'une institution qui révèle l'existence d'une culture urbaine laïcisée à Montréal : il s'agit de celui de l'Institut Canadien à partir de 1852, qui n'est en l'occurrence d'aucune aide, même associé aux catalogues de la bibliothèque. L'Institut ne compte pas dans ses fonds de littérature de jeunesse, ni de titres de Mame en général⁶⁰. Comme si la frange la plus radicale des libéraux s'était déchargée du domaine, inconsciemment peut-être, sur les Sulpiciens? C'est le statut de la littérature de jeunesse qui est là interrogé, et par conséquent le rapport d'une société à sa jeunesse. Les Mame pour la jeunesse en sont le meilleur témoin, dans leur présence ou leur absence, dans leurs usages qui sont à la fois d'une grande souplesse et d'une rigidité certaine. Car si chacun se sert des livres comme il l'entend, si les livres peuvent servir des projets divers, il s'agit bien toujours de prescrire à l'enfant une manière précise d'envisager le monde au travers une lecture normative et étroitement surveillée.

SUMMARY

The study of the importation and use of children's books in Canada from 1840 to 1850 that were published in France by Mame, a Catholic publisher, offers a window on social and cultural history. Three groups took responsibility for disseminating these works: the Church, mainly through the intermediary of the Sulpicians; the liberal bookstore Fabre, supplier both to churches and to liberals who used them for matters not related to religion; and finally the state, through its efforts (particularly by P.J.O. Chauveau) to ensure that schools convey a common culture and an outlook on the modern world. Books published by Mame were at the heart of these efforts and served an evolving society that did not want to be bound to the Church – but only after passing through a methodical governmental selection process. Thus the little Mame books, in their polymorphic uses, escaped the culture of Catholicism and reveal tensions that existed at the core of Canadian society.

60 ANQ-M, P768, Bibliothèque de l'Institut Canadien. Sur cet établissement, voir Yvan Lamonde, « La bibliothèque de l'Institut canadien de Montréal (1852-1876) : pour une analyse multidimensionnelle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 41, n° 3 (hiver 1988) : 335-61.